

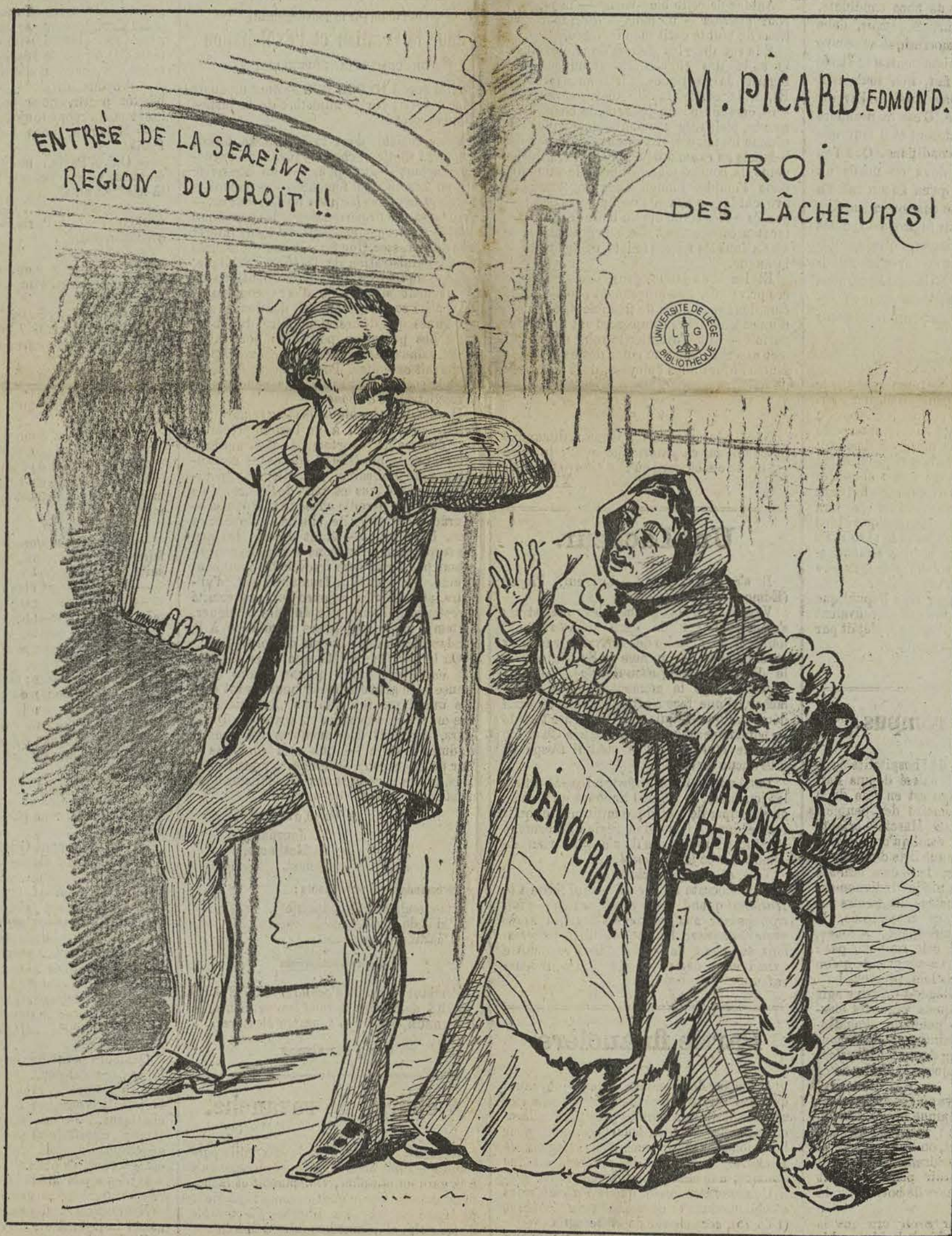
LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UNAN (59)

BUREAU RUE DE LA METUVE



Comment on lâche une ANCIENNE dans le malheur.

ABONNEMENT :

Un an fr. 7 00
 Franco par la Poste

Bureaux

12 - Rue de l'Étuve - 12
 A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne fr. 50

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne 4 00
 Fait-divers 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Les candidatures ouvrières.

C'est demain dimanche, à 10 heures, que l'Union démocratique se réunit dans le but de former une liste provisoire de candidats pour l'élection communale prochaine.

Nous ne pouvons évidemment désapprouver l'Union démocratique et si l'Association libérale a repoussé toute idée d'alliance avec les ouvriers, tant pis pour elle ; les ouvriers lutteront pour leur compte et sans se préoccuper de l'Association qui les a envoyés se promener.

Seulement, si les ouvriers luttent, il faut absolument qu'ils aient de bons candidats, des candidats de valeur. Si jamais, dans la liste de l'Union démocratique se trouve un seul nom dont on puisse contester l'irréprochabilité, c'en est fait, non seulement du succès de la liste, mais aussi de l'avenir du parti ouvrier à Liège. C'est la première fois que les ouvriers lutteront et il faut que ce soit dans de bonnes conditions. Que l'on ne prenne que trois, deux ou même un nom, s'il le faut, mais qu'en aucun cas, on ne complète la liste avec des non-valeurs.

Pour notre part, nous agissons avec les candidats de la ligue démocratique absolument comme nous agissons avec les candidats de l'Association. S'ils sont bons, nous les soutiendrons, sinon, nous dirons franchement ce que nous en pensons. *Amicus Plato...* etc.

Un truc — pas bête — employé par le *Journal de Bruxelles* pour diminuer l'importance de la manifestation faite, par la population bruxelloise, en l'honneur de M. Marchi, l'expulsé de mercredi dernier : « Autour des manifestants proprement dits, beaucoup de curieux ; fort tranquilles d'abord, beaucoup de ces curieux finissent souvent par se laisser entraîner par un chant ou un morceau de musique bien vibrant ; pour ainsi dire sans le savoir, ils unissent leurs voix à celles des « manifestants » et augmentent le nombre de ceux-ci. »

Vous voyez le truc, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas par amour de la République que les dix mille personnes qui se trouvaient sur les boulevards manifestaient, c'était par amour du chant ou de la musique.

Vieux farceur va !

A bâtons rompus.

L'immémorial renom de l'hospitalité écosaisa à singulièrement baissé depuis huit jours ; l'hospitalité belge est en voie de la supplanter dans la mémoire des peuples. Après l'expulsion de M. G. Marchi — criante et inique injustice — voici qu'on parle de prendre, envers une longue liste d'étrangers dont on cite les noms, la même odieuse mesure. Quoi ! le domicile indigne violé, les portes crochétées, les tiroirs ouverts, la correspondance interceptée, la liberté, en un mot, méconnue, bafouée, foulée aux pieds, tout cela ne suffit pas ? L'infamie n'est donc pas assez grande qu'on semble vouloir aller plus loin, plus bas !

Et quels prétextes allègue-t-on pour agir de la sorte ? Je ne sais quels vagues et élastiques motifs de sûreté publique, d'apaisement des esprits, de maintien d'institutions déposées, en 1830, le long de la Constitution.

Si l'on réalise les projets annoncés, nous dirons aux expulsés :

« Là-bas, dans les pays où vous retournez, si l'on parle de la Belgique hospitalière et accueillante, répondez : mensonge. Sans avoir commis aucun mal, on nous en a chassés honteusement, arbitrairement. »

Oui, chassés, pour avoir pensé et écrit autrement que les lècheurs de bottes de la royauté.

Chassés — enfin pour avoir cru que la République était préférable à la Monarchie et que personne, même et surtout un roi, n'est indispensable au bonheur du peuple...

Si vraiment, comme je le crois, personne n'est indispensable, à quoi donc peut bien servir un roi ? — un roi constitutionnel s'entend. Les autres ont peut-être ceci de bon qu'ils font haïr plus profondément la servitude et aimer, jusqu'à lui sacrifier

fortune et vie, la liberté. N'attendez pas, curieux lecteurs, que j'élucide ce point d'interrogation, tout imprégné d'actualité.

L'ami Clapette y répondra certes mieux que moi — tôt ou tard. (1) Mon Dieu, oui, tôt tard, sans préciser d'avantage. Car c'est un fantaisiste, ce bon Clapette, incapable de se plier aux exigences de l'annonce et n'obéissant en toutes choses qu'à son caprice — de jolis caprices ayant taille mince et mine friponne.

Pardonnons-lui, comme lui-même me pardonne cette douce mercuriale, persuadés que le jour où il s'exécutera — sans se guillotiner — nous ne regrettons pas d'avoir attendu.

Autour de cette bien-venue — la foire — vont graviter — un mois — les préoccupations de tout le petit monde liégeois.

Elle est, dans les ateliers de jeunes filles, le sujet des chuchoteries étouffées, des regards énigmatiques, furtivement coulés. Et, à la sortie, la liberté reconquise, ce sont, égrenés le long des rues, de beaux rires rouges, pleins de sous-entendus fripons — comme les minois. Ils disent les délices des beignets au rhum croqués, la veille, à belles dents, la bouche toute poudrée de sucre fin, dans l'ombre blanche des logettes ; ils avouent les serremments du bout des doigts — gantés — les serments du bout des lèvres — menteuses — et les baisers de gratitude consentis dans les frisons follets et agaçants de la nuque.

Et les bons jeunes gens, énorgeruillés de ces privautés, ne soupçonnent pas à quelles émissions onéreuses de financiers, en quête d'un capital, leurs compagnes ont souscrites parfois — afin d'ostenter la robe neuve qui met une male rage au cœur des amies et le fœtre où, les ailes éployées, dort un oiseau de paradis.

Nous nous plairons à revenir, dimanche prochain, sur ce pittoresque sujet ; la foire est un de ces champs où l'on trouve toujours à glaner. XXX.

Un Lâcheur.

Il s'agit du grand, du seul, Picard (Edmond, pour les dames).

Voyant que la police, les magistrats s'abattaient sur le parti démocratique, fouillaient les tiroirs des écrivains radicaux et expulsaient — au nom de Sa Majesté — le directeur du *National belge*, l'illustre avocat a jugé le moment opportun pour lâcher, d'une façon retentissante, le parti démocratique — qui a eu l'immense tort de ne point faire arriver M. Picard à la Chambre — et le *National belge* dont il n'espérait plus aucun service.

Dans une lettre-manifeste adressée à tous les journaux, M. Picard annonce qu'il cesse de s'occuper de politique militante et qu'il rentre dans « la sereine région du droit. » M. Picard ajoute qu'il n'a plus rien de commun avec le *National*.

Vrai, ça n'est pas crâne.

Le démocrate M. Picard — qui flattait le *National* quand il en avait besoin — fait trop penser aux jolis messieurs, qui après avoir engrossé les jeunes filles pauvres, font semblant de ne pas les reconnaître quand elles demandent du pain pour leurs enfants.

Partie financière.

A l'instar de plusieurs grands journaux, qui consacrent une rubrique spéciale aux articles destinés à filouter plus particulièrement les lecteurs, en leur indiquant, pour leurs fonds, des placements avantageux, le *Frondeur* a décidé de publier, chaque semaine, une chronique financière.

Un rédacteur spécial que le *Patriote* nous a obligeamment cédé au prix coûtant (1 fr. 75), sera chargé de la besogne.

C'est dire que ceux de nos lecteurs qui comptent utiliser ces renseignements peuvent dormir sur toutes leurs oreilles. Ils sont surs de leur affaire.

(1) Mon cher collabo, si je n'ai pas encore publié la machine en question, c'est que j'avais pour cela une foule de raisons dont je ne parlais pas ici — la meilleure ne valant rien. Seulement je crois pouvoir affirmer que ce sera irrévocablement pour le numéro de demain dimanche. CLAPETTE.

Nous cédon, à présent, la parole à notre nouveau collaborateur.
 Serrez l'argenterie !

N. d. l. R.

Une riche affaire.

Je suis heureux de pouvoir, en entrant en relations avec les intelligents lecteurs du *Frondeur*, de pouvoir leur signaler un placement avantageux.

Il s'agit d'une nouvelle société anonyme dont mon ancien directeur, M. Jourdain — dont l'éloge n'est plus à faire — vient d'avoir l'idée — absolument neuve, ainsi qu'on le verra en lisant le prospectus publié ci-dessous :

Voici :

GRANDE SOCIÉTÉ ANONYME

(Garantie par le gouvernement)

Pour la Création et l'Exploitation

DE COMLOTS RÉPUBLICAINS

capital social 10,000,000 — dont un quart déjà souscrit par le ministère de la justice (fonds secrets).

Cette société, dont le besoin se faisait vivement sentir — chez les juges d'instruction surtout — aura pour but de découvrir et, au besoin, de fomenter des complots républicains dans lesquels on fera entrer — avec ou sans leur permission — les personnes dont le gouvernement pourrait avoir intérêt à ce débarrasser. Une forte prime est assurée par l'administration de la sûreté publique, pour chaque conspirateur authentique ou simplement susceptible d'être condamné. La société se chargera aussi de donner aux personnes qui désireraient faire du chantage, des prétextes politiques pour aller fouiller dans les papiers de ceux qu'on désirerait exploiter. Pour ce genre d'opération, la société s'est assurée le concours de la magistrature de boue.

Il est à peine besoin de le faire remarquer, cette société répond à un besoin pressant. Le déplorable avortement des mesures prises, par le ministère, contre les conspirateurs républicains, actuellement poursuivis, a navré tous les amis de l'ordre. Il ne faut plus que pareille chose se reproduise — et grâce à notre société, elle ne se reproduira plus. Dorénavant — étant donnés les mesures que nous prendrons — chaque conspirateur poursuivi sera irrévocablement condamné. Un comité de faussaires est, d'ailleurs, attaché dès aujourd'hui, au comité directeur, qui aura soin de faire fabriquer, en temps utile, les papiers nécessaires à la condamnation des ennemis de l'ordre.

— Moi je vais passer la fin de l'été et le commencement de l'automne dans Seine-et-Marne. Une fois à Paris, j'aurai l'honneur de vous voir, marquise.

— Mais nous vous recevrons avec plaisir, mon mari et moi..., si vous voulez bien vous faire présenter.

Et la marquise tourne le dos, laissant le jeune monsieur Durand passablement ahuri.

Comment! me faire présenter!... mais sapristi! il me semble que nous nous connaissons assez. Depuis plus de quinze jours, je ne la quitte pas cette marquise, elle m'a fait faire des choses étonnantes — dans ma position, c'est colossal; elle m'a prié de tenir son ombrelle et de porter son petit chien, elle s'est servie de moi comme de son baigneur, et ces bras que voilà l'ont tenue pendant qu'elle se cramponnait à mon cou. Elle est très rondelette cette marquise, et elle n'avait pas l'air de s'effaroucher lorsque je ne la quitte pas... ah bien! si j'ai besoin d'être présenté, maintenant!

Et le jeune Durand, complètement désappointé, s'en va en murmurant:

— C'est colossal!

* * *

Au bord de la mer:

Un décafé de la dernière heure se promène, très sombre, un cigare éteint aux lèvres.

— Non, mais comprend-on une pareille déveine! et le banquier qui passe onze fois de suite... Il a l'air très-bien, ce monsieur; je l'ai appelé grec, c'est vrai, mais c'était un moment de vivacité, qu'il n'a pas relevé, du reste.

Je viens de le voir passer: il a l'air rayonnant; je comprends ça.

Maintenant, que vais-je devenir? voilà le moment de rentrer à Paris... j'avais eu la précaution de demander un billet d'aller et retour, heureusement, car sans ça... pas un radis pour prendre le train... Ah! ma foi, à quoi bon retourner à Paris? que ferais-je là-bas? je n'ai plus rien, j'ai risqué mon restant sur une carte, et j'ai perdu... Tiens, une idée! la vie ne me réserve plus que des ennuis... l'Océan est là, près de moi... ah! tant pis! c'est décidé... allons-y gaiement... une... deux...

Demain on lira dans les journaux le récit d'un épouvantable accident, ça fera monter le tirage des gazettes locales... hop! et... ah sapristi! voilà les Châteaumou, quel contretemps! je ne peux pourtant pas me suicider devant eux, ça nuirait à ma réputation et ça impressionnerait la jeune fille, M^{lle} Châteaumou... ce serait dommage... pauvre petite! elle est gentille, je l'ai fait sauter au Casino... une demoiselle à marier, c'est charmant, mais c'est cramponnant... Tiens! tiens! toute la famille me salue, la jeune fille m'a souri... mais j'y pense: j'étais très bien avec les Châteaumou, le père est un excellent homme, je l'ai ébloui, il m'a vu perdre cinq mille louis hier soir... il m'a même fait des reproches à ce sujet, et je lui ai répondu: «Soyez tranquille, c'est la dernière fois, je ne jouerai plus...» bigre! oui, j'avais mes raisons pour ça... Mais si, au lieu de me suicider bêtement, j'allais demander M^{lle} Châteaumou en mariage... en voilà une idée! et dire que je n'y pensais pas, et que dans cinq minutes il eût été trop tard... brrr!

Il se dirige rapidement vers la famille Châteaumou.

— Nous allons partir, dit le père, venez-vous avec nous?

— Très volontiers.

La jeune fille sourit.

Allons, se dit le décafé, j'aurais eu tort de me suicider, je crois que je vais avoir de la chance pour la première fois de ma vie.

* * *

Une vieille garde faisant mélancoliquement ses malles:

— Ben oui, je crois qu'il est temps de m'en aller, les gens chics sont partis... Des gens chic! est-ce qu'il y en a aujourd'hui? tous des paltoquets... ça s'éprend de femmes mal bâties, qui ne savent pas s'habiller, et qui n'ont pas la moindre expérience.

Fichue saison que j'ai faite là... je cherchais des pigeons, je n'ai trouvé que des lapins.

Où! il y a seulement une dizaine d'années, les hommes avaient joliment meilleur goût.

Jules DEMOLLIENS.

Nous souhaitons cordialement la bienvenue, à un nouveau journal démocratique hebdomadaire, le *Wallon*, dont le rédacteur en chef est M. Demblon.

Ça et là.

Un beau soir dans un bal, un jeune groupe, peut-être amoureux, valse avec enthousiasme: tout à coup, la valseuse glisse, manque le pied et entraîne son cavalier dans sa chute. Mais, tout naturellement, comme elle l'avait entraîné, elle était dessous et étouffait de dépit:

— Le sot, le maladroit, murmurait-elle en se relevant.

— Que voulez-vous? dit un monsieur qui passait et qui avait entendu: Quand les enfants laissent tomber leurs tartines, c'est toujours la confiture qui est dessous.

Salon de Bruxelles.

IV

Stevens. — Ce qui se dégage d'abord de l'ensemble des œuvres qu'il expose, c'est la confiance qu'il a dans son talent transcendant. Stevens offre à nos yeux une esquisse à côté d'une œuvre armée de pied en cap, certain que son ébauche aura toujours un reflet de la concentration qu'il loge dans ses œuvres définitives. Cet abandon prouve qu'il est peintre d'instinct, réel artiste. Un vieux de la vieille, un de ces durs à cuire appelé Slingenev ou Gallait pèserait, soupès-rail la somme de fatigues matérielles qu'il aurait consacrées à son œuvre, avant d'oser l'exposer, car ces gens ne veulent exhiber que des chefs-d'œuvre.

Il y a donc parmi les huit toiles qu'expose le maître, des morceaux moins forts que «la bête à bon Dieu», notamment «Fédora», mais, malgré l'affaiblissement qu'on y constate, cette œuvre est toujours vibrante par l'électricité qui se dégage des harmonies si modernes que notre compatriote s'entend à faire vibrer dans tout ce qu'il fait.

«Les papillons» sont l'attraction de son envoi, mais les autres œuvres exposées par Stevens sont aussi très belles.

Toute cette famille établit entre ses membres, des délicatesses extrêmes de relation, qui ne nous font que mieux apprécier le plus complet d'entre eux.

H. de Brackeleer, par le fait que son prisme est plus interne, plus profond, expose moins et se soutient mieux. Sa couleur a parfois les dessous de Rembrandt, joint toujours à l'intérêt caractéristique que donnaient à leurs toiles les maîtres hollandais. «La toilette» est absolument un chef-d'œuvre; quel intérieur que cette chambre cosue et nullement rococo; ce luxe abondant est d'un âge où le bibelot n'était pas inventé. Cette révélation vous fait rêver, vous établissez dans votre esprit la vie de cette femme qui termine sa toilette; vous vous imaginez la table seigneuriale, aux mets abondants et variés, où elle ira s'asseoir et manger, la société qui lui fera cour; vous en êtes délicieusement obsédé tant que votre esprit reçoit les confidences de vos yeux, confidences est ici le mot. Quelle volupté on aurait de posséder cette toile qui occuperait toute seule par son intérêt un panneau de notre intérieur, dans quelles méditations ne nous plongerait-elle pas des après-midi d'automne durant. «Le joueur de cor» est à la hauteur de «la toilette».

Le gouvernement (peut-on prononcer ce mot sans rire) devrait ne pas laisser échapper une seule de ces admirables évocations du passé. Les musées de province, celui de Liège, notamment, où on empile des toiles d'intrigants, (je pense aux acquisitions faites lors de la dernière exposition de l'Emulation) en sont vœux, celui de Bruxelles n'en possède qu'une. Dans cinquante ans, les œuvres de de Brackeleer seront achetées à prix d'or... à des marchands de tableaux; ces corsaires de l'art.

Verhaeren a obtenu, avec son «Entre Côte», un succès flamand de premier ordre, ce tableau de genre le mérite amplement. «L'art est un coin de nature vu à travers un tempérament», Zola l'a dit; le morceau de viande en question le prouve avec éclat. Quelle rutilance de matérialité, quelle santé! Quelle étrange chose que l'art: rapprochez dans votre esprit *Fédora*, la mondaine de Stevens, de cette viande sanguinolente, n'est-ce pas que cette réelle grande dame n'en mangerait pas! Quelle caractéristique différente. Comme aussi les adorables petits souliers de «Miss» de Stevens encore, s'accommoderaient mal de l'herbe grasse des «Eupatoires» de *Verwée*; il faut des sabots et la marche pataud des paysans flamands pour se dépeîtrer de cette végétation humide et luxuriante. Notre animalier *Verwée* s'est surpassé dans cette page. On lui a reconnu une inspiration, une identification nationale que le peintre n'a jamais dépassé jusque maintenant, et cela n'est pas peu dire.

Léopold Speckaert, dans sa femme au déshabillé intitulée «les deux bouquets» fait œuvre de maître. Cette pâte cendrée, épaisse, nacrée, vibrante, est suprenante de force et de vitalité, cette coloration est bien belge encore, le tempérament de l'artiste est ici, cependant, très différent de celui de *Verwée*.

Isidore Verheyden a une exposition remarquable, c'est de l'art sain.

Anna Boch s'est affirmée, il y a un an à peine, par un succès immédiat. Ses «coquelicots» sont débarrassés de toutes prétentions décoratives; c'est vrai et grand: le ciel, le terrain, sur lesquels les coquelicots se découpent, leur prêtent une allure qu'ils n'auraient évidemment plus dans un vase; c'est à peine sans perdre de sa poésie agreste. Quelle chute, quand on compare cette vraie peinture, aux faïsses qu'exposent généralement les demoiselles en rupture de pensionnat. Ce n'est pas dire cependant que nous ne trouvions pas à la femme peintre un tempérament très différent du nôtre, mais très vivant, mais alors il s'agit de femmes et non de jeunes évaporées auxquelles les poisseux donnent de l'importance.

Van Ude, dont le «joueur d'orgue» a eu un succès européen et «Beraud le parisien», intéressent la foule. Pour nous, l'art de Van Ude est supérieur.

Je cite encore *Schlobach*, dont les pécheuses de crevettes s'acheminaient sur une

plage aux tons d'argent, constituent une très bonne toile. *Wystman*, quoique avec un envoi de peu d'importance, prouve néanmoins dans le peu qu'il expose un talent réel.

De Sans et Delsaux ont au Salon, l'un son «Repos des maçons», l'autre sa «Rude montée à Furfooz» que nous connaissons; il expose aussi deux paysages urbains pleins de qualités.

Maintenant, si vous voulez encore à tout prix séjourner au Salon, expertisez les cadres des autres œuvres. Nous vous engageons cependant à considérer de loin l'énorme charpente qui sert de cadre à la Peste de Tournai de Gallait; elle ne vous donnera jamais la peste cependant, mais un crampon pourrait se détacher, un malheur est si vite arrivé!

RABOT.

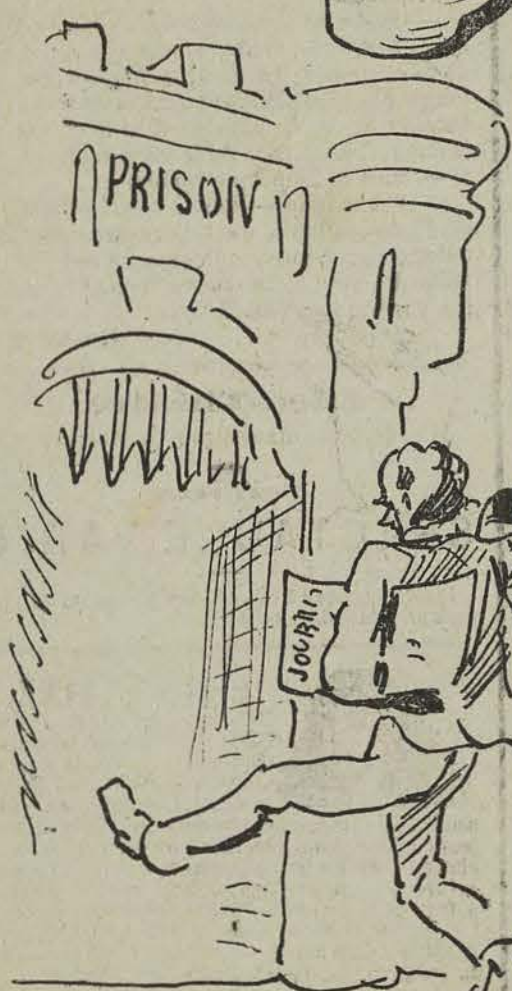
Nous ne pouvons résister au désir de reproduire un passage d'un livre intitulé «Songes» que vient de publier, chez Kistemackers, M. Poitevin, un de ces écrivains ultra naturalistes qui poussent jusqu'à l'aberration la manie de l'originalité «à tout prix» dans la phrase!

M. Poitevin, ayant une bonne fois promulgué que «dans l'infinitésimal d'une sensation tremule l'extrême des joies et des douleurs», il ne lui reste plus qu'à exprimer n'importe comment cette délectable physiologie.

Voici l'exemple: «A Rolandseck, un matin. Une mare d'ocre opaline longe une minute un chemin qui monte, tourne pénombrel. Au fond de l'eau, un morceau de jour neutre entre les semis des feuillages renversés. Par instants, elle semble allante. Des moucheron passent sur son épiderme impiqué. De dessous les bords aux verdures précises, émanent de confuses tendretés, des troncs... L'ice y voyait des manches

LA LIBERTÉ

EN BELGIQUE



PRISON RÉSERVÉE
AUX JOURNALISTES



LE DROIT DE RÉUNION
EXISTE !



LA LIBERTÉ DES CULTES BAT SON PLEIN

SEULEMENT GARE
AUX MÉCRÉANTS !